

# Conférence chantée

Francofolies de La Rochelle  
Place de la Motte Rouge  
Samedi 12 juillet 2008

## L'amante, la vestale et la muse

LA FEMME DANS L'ŒUVRE DE

**LÉO FERRÉ**

Conférence de  
**Stéphane ORON**

“La Mémoire et la mer”, “À toi” et “Avec le temps” interprétés par  
**Amancio PRADA**  
(paroles et musique de Léo Ferré)

“Petite”, “Ton style” et “Si tu veux tu es neuve” interprétés par  
**BabX**  
(paroles et musique de Léo Ferré)

## AVANT-PROPOS

### **L'amour (1) :**

**J**ulien, 20 ans, avait dit à une amie : le jour de mon enterrement, je ne voudrais pas que ce soit triste : j'aimerais qu'on mette la chanson de Léo Ferré "Vingt ans". Quelques mois plus tard, Julien et sa compagne Hanitra, montent dans leur voiture. Sur la route entre Bordeaux et Soulac, l'accident sera mortel et on retrouvera dans l'autoradio de cette voiture une cassette de Léo Ferré arrêtée à la chanson "Vingt ans".

### **L'amour (2) :**

Sur France-Culture, le mercredi 29 août 2001 entre 11h00 et midi, une émission sur la chanson relatait le fait divers suivant : un homme et une femme ont quitté leur maison après l'avoir fermée à clef. Ils se sont peut-être disputés et sont montés dans leur voiture respective. Les voisins ont été témoins de leur départ. Ce n'est que plusieurs heures après que les deux véhicules sont entrés en collision sur une route non loin de leur domicile ; la violence du choc frontal n'a laissé aucune chance de survie au couple. On a retrouvé dans chacun des deux autoradios une cassette de Léo Ferré arrêtée sur la chanson "la Mémoire et la mer".

**Chant 1 : "la Mémoire et la mer", Amancio Prada.**

## INTRODUCTION :

Il y a quelques temps, j'étais invité au mariage d'un ami d'enfance. Les mariés ont ouvert le bal avec la chanson "On s'aimera" de Léo Ferré. Dans la salle, une invitée, à l'écoute du texte, remarquait : "Enfin une chanson d'amour de Ferré optimiste !"

L'énorme succès d'"Avec le temps" doit avoir une responsabilité dans cette réputation de pessimisme amoureux : "Avec le temps on n'aime plus". Ainsi vraisemblablement que les mélodies qui accompagnent souvent ses chansons d'amour.

Pourtant la représentation de l'amour et plus particulièrement de la femme chez Ferré est bien sûr plus complexe. L'importante production littéraire de Léo Ferré laisse voir ou entrevoir, laisse parfois deviner une vision de la femme. L'étude de ces textes d'une part et l'écoute de nombreux entretiens de l'artiste d'autre part ont montré que cette vision était souvent contradictoire : *symbiose* – littéralement : "vie mêlée" – d'un côté, et *rejet* – "jeter loin" – de l'autre. Il s'agit donc, davantage que d'UNE vision, DES visions de la femme.

Ces visions semblent rassemblées toutes entières dans un vers de "Porno Song"<sup>1</sup> qui fait référence à "l'Invitation au voyage"<sup>2</sup> de Charles Baudelaire : "Ma pute mon enfant ma sœur". Une trinité dans cette vision tantôt sacrée, tantôt profane de la féminité ; trois conceptions, trois entités, trois fantasmes.

C'est bien l'œuvre, ce sont bien les textes qui amènent à ce constat trinitaire et, comme toujours chez Ferré, certains éléments biographiques peuvent le renforcer, le préciser, et le compléter. Mais, après la querelle Sainte-Beuve/Proust, on sait bien qu'en littérature, l'œuvre ne peut se réduire au seul vécu de l'artiste. Ce n'est pas la vie seule qui rend possible une interprétation de l'œuvre et on peut même se demander, avec Heidegger, si ce n'est pas l'œuvre qui rend possible une interprétation de la vie<sup>3</sup>.

Ainsi, dans l'œuvre de Ferré peut-on repérer l'amante, la vestale et la muse : trois figures de la femme qui se rencontrent successivement et simultanément.

## LA VESTALE, D'ABORD.

**L**a vestale, c'est la déesse du foyer domestique. Outre le fait qu'elle est vouée à la chasteté, rappelant par là même l'image de l'enfance, elle est surtout la gardienne de l'autel. Elle garde ; elle protège. C'est d'un amour empreint de religion qu'il s'agit ici avec cette image des femmes. Ces femmes dans "Allende"<sup>4</sup> hissent leur "calice à hauteur de leur maître", calice qui semble associé au sang, au sang menstruel qui se retrouve hors de la femme, montré ostensiblement, exhibé "à la fenêtre" comme un objet de fierté, de victoire : un trophée.

Cette vision de la femme est associée à un univers céleste que l'on retrouve dans un texte comme "Rappelle-toi"<sup>5</sup>, initialement intitulé "Madeleine" : on est, dans ce texte, "là-haut" côtoyant la "vertu hautaine", près de la "lune" et même contemplant "le sourire de Dieu" traditionnellement logé dans les cieux.

"L'amour sans la mort, ce n'est pas tout à fait l'amour" avait coutume d'annoncer Léo Ferré avant d'interpréter "la Mort des amants"<sup>6</sup> de Charles Baudelaire. Lier ainsi l'amour à la mort, n'est-ce pas lier l'humain au divin, n'est-ce pas étymologiquement religieux ! La femme se trouve ainsi portée aux nues, c'est-à-dire élevée dans les cieux mais aussi littéralement exaltée, étymologiquement élevée, honorée.

D'autres textes nous présentent un univers, un monde quasi divin ou dont des éléments au moins peuvent paraître divins ou mystiques.

Ainsi, "l'Étang chimérique"<sup>7</sup> nous offre l'image d'un monde lointain à construire avec la femme aimée :

"lointain château", "lointaine Espagne"

l'image d'un monde pur :

le nénuphar est "blanc"

l'image d'un monde jeune :

le "cœur de vingt ans".

Encore faut-il ajouter la référence dans ce texte à Pierrot, personnage lunaire s'il en est, donc céleste, originellement habillé en blanc.

"Le Fleuve aux amants"<sup>8</sup> propose aussi un "lit blanc" pour les amants et les pays évoqués dans ce texte gardent leur mystère, on pourrait dire leur mystique ; tout juste sait-on qu'ils sont "trop heureux". Ce fleuve, d'ailleurs coule "mystérieusement" : s'agit-il de l'un des fleuves du Paradis : Le Ghéon, le Tigre, l'Euphrate ou le Phison ?

La vestale a aussi la caractéristique d'être jeune et cette figure de la femme chez Ferré a son importance. La fantasmagorie amoureuse peut prendre les traits d'une enfant comme dans "Petite"<sup>9</sup> qui, dans une société qui traque la pédophilie dans la cité comme dans la littérature, ne passerait pas inaperçu : le texte licencieux, dans un vocabulaire toujours ambivalent, fait référence aux relations sexuelles d'un homme qui se compare à un "marlou", à un voyou avec une écolière qui joue au "cerceau" mais qui a "le buste des outrages" et "le col d'un enfant cygne". "Petite", c'est le désir interdit par la morale religieuse. "J'aime les jeunes, non pas parce qu'ils sont jeunes mais parce qu'ils ne sont pas vieux", assène Ferré dans un texte inédit<sup>10</sup>. "Cette jeunesse qui me traîne à elle..." écrit encore Ferré dans "Le Mirage"<sup>11</sup>. Cet amour de la jeunesse n'est-il pas celui de la pureté vestale, celui de ce qui entretient le feu sacré, la flamme de l'amour ?

Cette jeunesse est dynamisante et, si elle possède la vertu d'entretenir le feu, voire de le créer, elle sait aussi rénover l'écriture. Dans "Tu ne dis jamais rien"<sup>12</sup>, adressé à une femme plus jeune que lui, Ferré en appelle à sa machine à écrire qui a "un complet tout neuf". "Tu ne dis jamais rien" peut refléter cette image de la vestale, muette, jeune, qui entretient la flamme ; flamme unique mais double de l'amour et de l'écriture qui annonce déjà la muse, nous y reviendrons.

Présentant une photographie d'Hubert Grooteclaes sur laquelle on peut voir le visage de la fille du photographe, Ferré écrit :

"Voilà Marianne. Elle vient d'avoir quatre ans. Ou bien nous ne sommes jamais adultes, ou bien il n'y a pas d'enfant."<sup>13</sup>

Derrière une apparente volonté d'abolir les âges, cette jeunesse trouble l'artiste. "Le paradis leur parle et l'hymen les appelle", poursuit Ferré : le sacré et le profane réunis ! Même dans un langage littéraire, le propos est clair : l'enfant ne saurait rester enfant bien longtemps, l'enfant ne saurait rester pure comme la vestale : "l'obsession de la pureté, conclut Ferré dans cet article de 1965, alors qu'il a 49 ans, est un chagrin d'adulte."

S'il est permis de s'éloigner de l'image de la vestale évoquée plus haut tout en restant dans le domaine religieux, on peut remarquer aussi que dans le texte "l'Amour"<sup>14</sup>, celui de 1961, nous lisons une définition surprenante de l'amour justement :

"C'est la femme du Diable"

Et l'on reconnaît ici l'éducation judéo-chrétienne de Léo Ferré qui allie féminité et maléfice. Le malheur originel est féminin et la femme est présentée sous la forme d'un oiseau du malheur. La femme est aussi la cause de la damnation de l'homme :

“La damnation comme un triangle  
Qui s'en va sous ta voix lactée [...]  
C'est l'éternité qui dégorge  
Et la mort qui tire son coup [...]  
Tout ce qui est mal, c'est bon”<sup>15</sup>

## Chant 2 : “Petite”, Babx

### <sup>1</sup>Introduction

Léo Ferré, “Porno song”, *Testament phonographe*, éditions Plasma, 1980. (Le parti a été pris de renvoyer aux ouvrages les premiers parus ; le lecteur pourra trouver certains textes dans d'autres éditions que celles indiquées ici.)

<sup>2</sup> Charles Baudelaire, “L'Invitation au voyage”, *Les Fleurs du mal*, Poulet-Malassis éditeur, 1857.

<sup>3</sup> Martin Heidegger, Lettre à Jean-Michel Palmier, 1969, *Cahier de l'Herne Martin Heidegger*, sous la dir. de Michel Haar, éd. de l'Herne, 1983.

### 1<sup>ère</sup> partie : la Vestale

<sup>4</sup> Léo Ferré, “Allende”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>5</sup> Léo Ferré, “Madeleine”, *Poète... Vos papiers !*, éditions La Table Ronde, 1957. Les éditions de La Table Ronde rééditent ce recueil en 1971 : ce texte y apparaît encore sous son titre original. Ce n'est qu'en 1977, dans l'édition de poche Folio, que l'auteur a demandé à changer le titre pour “Rappelle-toi”.

<sup>6</sup> Charles Baudelaire, “La Mort des amants”, *Les Fleurs du mal*, op. cit.

<sup>7</sup> Léo Ferré, “L'Étang chimérique”, *Léo Ferré par Charles Estienne*, Pierre Seghers éditeur, 1962.

<sup>8</sup> Léo Ferré, “Le Fleuve aux amants”, *Paroles et Musique de toute une vie*, éditions La Mémoire et la Mer, 2000.

<sup>9</sup> Léo Ferré, “Petite”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>10</sup> Inédit, Archives personnelles.

<sup>11</sup> Léo Ferré, “Le Mirage”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>12</sup> Léo Ferré, “Tu ne dis jamais rien”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>13</sup> In “Planète” n°22, pages 10-19, mai/juin 1965.

<sup>14</sup> Léo Ferré, “L'Amour”, *Paroles et Musique de toute une vie*, op. cit., 2000. Ne pas confondre avec le texte portant le même titre et qui date de 1955.

<sup>15</sup> Léo Ferré, “La Damnation”, *Testament phonographe*, op. cit.

Enfin, en écho à “Petite”, on peut lire le texte “Amria”<sup>16</sup> qui trouble par son ancrage très imprécis dans la réalité bien qu'il s'agisse d'un texte que l'on peut rapporter à la biographie de son auteur : “Amria est une petite fille de douze ans que Ferré rencontre lors de sa tournée en Algérie” nous apprend la note de *La mauvaise graine*<sup>17</sup>. C'est lors de cette tournée d'octobre 1968 que Ferré écrit ce texte qui porte le nom de la fillette. Le thème de la pureté de l'enfance, ce “chagrin d'adulte”, rejaillit dès le premier vers :

“Je ne sais rien de pur comme un jour de malheur”

On reconnaît “Petite”<sup>18</sup> écrit avec une majuscule dans la dernière strophe de “Amria” :

“Le temps n'est rien Petite”

Le temps qui passe et qui fait vieillir ; le temps qui fait les différences d'âge ; qui fait l'âge.

Là encore, des vers ambivalents ne laisseront pas de questionner le lecteur sur la mystérieuse enfant :

“La Bible dans le fond du lit baille un chouya [...]

C'était l'orage

De mes cinquante berges enverguant l'Amria”

Il n'est pas question ici, comme dans “Petite”<sup>19</sup>, de “code pénal” censeur mais un texte postérieur, “Je parle à n'importe qui”<sup>20</sup> fait référence à la tournée algérienne et à la rencontre avec Amria. On y lit notamment :

“Au président du tribunal de Bougie<sup>21</sup> qui ne m'amènera jamais

Amria au nom rouge et ses douze ans ce soir partis vers la peur et la vie qui va”.

La femme de “l'Amour fou”<sup>22</sup>, elle aussi est jeune ; elle a “seize ans et des poussières”. L'adulte regrette sa propre pureté et la recherche dans la jeunesse. L'ambiguïté, déjà évoquée pour le texte “Petite”<sup>23</sup>, est ici assumée. Le titre de ce texte est emprunté au livre d'André Breton<sup>24</sup>, sorte d'enquête surréaliste sur “la rencontre capitale de votre vie”. Là aussi, il est question d'une “jeune femme [...] si bien inspirée” ; “une jeune femme [...] entourée d'une vapeur – vêtue de feu”<sup>25</sup>. Cette œuvre se termine par une lettre que Breton adresse à sa fille Aube, surnommée pour l'occasion “Écusette de Noireuil” écrite pour le jour de ses... seize ans, quand elle serait “prête alors à incarner cette puissance éternelle de la femme, la seule devant laquelle je me sois jamais inclinée”, écrit Breton qui conclue sa lettre par la célèbre formule : “Je vous souhaite d'être follement aimée”.

“Voilà que tu cherches ton bien

Dans les vitrines de ma nuit”, écrit Ferré dans “l'Amour fou” ou encore :

“... je boirai tout en bas

La sève tant et tant promise”<sup>26</sup>

L'érotisme qui va à l'encontre de la moralité publique, du “politiquement correct” est ici découvert.

## LA MUSE, ENSUITE.

**L**a muse, c'est l'image de la femme qui inspire, c'est Euterpe pour la musique, c'est Polymnie pour le lyrisme sacré. Cette image de la femme est elle-même multiple puisqu'elle a pu être liée à la vie amoureuse de l'artiste. La muse c'est aussi la sœur, celle qui soutient, qui aide, qui partage ; celle sans qui la vie serait impossible :

“Si tu t'en vas un jour

Tout finira”<sup>27</sup>.

C'est celle aussi à qui l'on s'adresse directement, que l'on apostrophe, que l'on invective, que l'on prend à témoin comme le montrent des titres comme “Je t'aime”<sup>28</sup>, “Je te donne”<sup>29</sup>, “À toi”<sup>30</sup>, “Ça t'va”<sup>31</sup>, “Ton style”<sup>32</sup>, “Tu penses à quoi ?”<sup>33</sup>, “Rappelle-toi”<sup>34</sup>... Cette femme de laquelle il est beaucoup attendu risque par conséquent de décevoir et cette déception est souvent envisagée ; la séparation, l'abandon, quels qu'ils soient, sont maintes fois évoqués : “Et maintenant tu vas partir” dans “la Vie d'artiste”<sup>35</sup>, “Et si tu meurs devant je suivrai à la trace” dans “Rappelle-toi”<sup>36</sup>.

Cette muse, est-elle sororale ? Est-elle la femme sœur de l'homme ? Est-elle celle qu'il appelle dans “l'Amour fou”<sup>37</sup> : “Petite sœur écoutez-moi”, “Petite frangine du mal”. Est-ce celle qui ne croit désormais plus en sa bohème dans “la Vie d'artiste”<sup>38</sup> ? Est-ce celle qu'il suivra à la trace dans la mort dans “Rappelle-toi”<sup>39</sup> ? Est-ce celle encore pour laquelle il part “la fleur aux dents pour la dernière guerre” dans “Tu ne dis jamais rien”<sup>40</sup> ? Bien sûr, on ne saurait répondre à ces questions sans risquer le contresens ou la contradiction.

Rarement, cependant, Ferré n'a évoqué l'inspiration sous le nom d'une femme en particulier ; rarement, il a laissé entendre directement que tel ou tel texte avait sa destinataire précise.

Au contraire, il évoquait l'inspiration en ces termes, dans “Et basta...”<sup>41</sup> :

“Je suis dicté. J'ai un magnétophone dans le désespoir qui me ronge et qui tourne [...] Alors je copie cette voix qui m'arrive de là-bas, je ne sais, qui m'arrive, en tout cas et je la reconnais chaque fois.”

L'inspiration dictée, la muse magnétophone qui fait “comme un déclic”<sup>42</sup>, a quelque chose de surnaturel. La muse, pour le thème de l'amour, a-t-elle jamais existé ?



Quelques exemples ne sauraient toutefois être passés sous silence : “Je te donne”<sup>43</sup> nomme Marie ; “À la folie”<sup>44</sup>, nomme Madeleine. La lecture attentive de quelques autres textes laisse deviner l’identité de leur inspiratrice : comment le biographe ne reconnaîtrait-il pas la première épouse dans “La Vie d’artiste”<sup>45</sup>, la seconde dans “Ça t’va”<sup>46</sup>, la troisième dans “Tu ne dis jamais rien”<sup>47</sup> ou dans “Christie”<sup>48</sup> ? Mais si ce relevé n’est pas exhaustif, la liste est de toute façon très courte eu égard au nombre de textes d’amour de Léo Ferré. Il n’est pas Aragon qui fait ouvertement d’Elsa sa muse.

Ainsi, si l’inspiratrice est la plupart du temps anonyme, il n’en reste pas moins qu’elle apparaît sous les traits d’une femme : “Ton style”<sup>49</sup>, “L’Amour fou”<sup>50</sup>, “Tu ne dis jamais rien”<sup>51</sup>, “Tu penses à quoi ?”<sup>52</sup>, “Le Manque”<sup>53</sup> ou “À toi”<sup>54</sup> par exemple, s’adressent tous à la femme.

### Chant 3 : “À toi”, Amancio Prada

<sup>16</sup> Léo Ferré, “Amria”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>17</sup> Léo Ferré, *La mauvaise graine*, édition°1, 1993.

<sup>18</sup> Léo Ferré, “Petite”, op. cit.

<sup>19</sup> Léo Ferré, “Petite”, op. cit.

<sup>20</sup> Léo Ferré, “Je parle à n’importe qui”, *Léo Ferré Les années galaxie*, éditions Seghers, 1986.

<sup>21</sup> Bougie est une ville de la tournée algérienne

<sup>22</sup> Léo Ferré, “L’Amour fou”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>23</sup> Léo Ferré, “Petite”, op. cit.

<sup>24</sup> André Breton, *L’Amour fou*, éditions Gallimard, 1937.

<sup>25</sup> André Breton, *L’Amour fou*, op. cit.

<sup>26</sup> Léo Ferré, “L’Amour fou”, op. cit.

#### 2<sup>ème</sup> partie : la Muse

<sup>27</sup> Léo Ferré, “Si tu t’en vas”, *Léo Ferré*, op. cit.

<sup>28</sup> Léo Ferré, “Je t’aime”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>29</sup> Léo Ferré, “Je te donne”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>30</sup> Léo Ferré, “À toi”, *Poète... Vos papiers !*, op. cit.

<sup>31</sup> Léo Ferré, “Ça t’va”, *Léo Ferré par Charles Estienne*, op. cit., 1962.

<sup>32</sup> Léo Ferré, “Ton style”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>33</sup> Léo Ferré, “Tu penses à quoi ?”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>34</sup> Léo Ferré, “Rappelle-toi”, voir note 5.

<sup>35</sup> Léo Ferré et Francis Claude, “La Vie d’artiste”, *Paroles et Musique de toute une vie*, éditions La Mémoire et la Mer, 2000.

<sup>36</sup> Léo Ferré, “Rappelle-toi”, voir note 5.

<sup>37</sup> Léo Ferré, “L’Amour fou”, op. cit.

<sup>38</sup> Léo Ferré et Francis Claude, “La Vie d’artiste”, op. cit.

<sup>39</sup> Léo Ferré, “Rappelle-toi”, op. cit.

<sup>40</sup> Léo Ferré, “Tu ne dis jamais rien”, op. cit.

<sup>41</sup> Léo Ferré, “Et Basta...”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>42</sup> Léo Ferré, “Et Basta...”, op. cit.

<sup>43</sup> Léo Ferré, “Je te donne”, op. cit.

<sup>44</sup> Léo Ferré, “À la folie”, *Léo Ferré*, op. cit. ; la mention à Madeleine a été supprimée du texte réédité dans le recueil intitulé *Lettres non postées* par La Mémoire et la Mer en 2006.

<sup>45</sup> Léo Ferré et Francis Claude, “La Vie d’artiste”, op. cit.

<sup>46</sup> Léo Ferré, “Ça t’va”, op. cit.

<sup>47</sup> Léo Ferré, “Tu ne dis jamais rien”, op. cit.

<sup>48</sup> Léo Ferré, “Christie”, *Testament phonographe*, op. cit.

---

<sup>49</sup> Léo Ferré, “Ton style”, op. cit.

<sup>50</sup> Léo Ferré, “L’Amour fou”, op. cit.

<sup>51</sup> Léo Ferré, “Tu ne dis jamais rien”, op. cit.

<sup>52</sup> Léo Ferré, “Tu penses à quoi ?”, op. cit.

<sup>53</sup> Léo Ferré, “Le Manque”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>54</sup> Léo Ferré, “À toi”, op. cit.

Cette femme sœur, c’est aussi la femme complice, la femme avec laquelle on partage intellectuellement :

“Mon pauvre amour car nous pensons les mêmes choses”, dans “À toi”<sup>55</sup>.

Mais cette femme complice peut aussi être balayée, *rejetée* brutalement d’un revers de main misogyne dans de nombreux textes et de nombreux entretiens :

**Dans les textes** : c’est par exemple “les Femmes” : s’y trouvent réunies en une centaine de tétrasyllabes les caricatures de femmes superficielles, autoritaires, vénales, inconstantes, ne se préoccupant que de garde-robes et de rouge à lèvres. Bref : une version satirique pour une chanson de chansonnier de la célèbre tirade de Perdican dans *On ne badine pas avec l’amour*<sup>56</sup> de Musset : “Toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées.” Musset poursuit : “On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime.” Propos qui se reflètent dans la chanson par :

“Faut s’les farcir  
Et les aimer”<sup>57</sup>

Misogyne, Ferré ?

Il s’en défend et précise dans un texte intitulé “Salope” que “misogyne c’est aussi difficile à écrire que gynécologue”<sup>58</sup>. Comprend qui veut... Pourtant on pourrait bien repérer de la misogynie :

**Dans les entretiens** : “... le sens maternel, c’est une chose énorme ! Qu’elles en restent là [...] Je hais certains types de femmes. En tout cas, les femmes cultivées. De toute façon, il n’en rentre plus une chez moi ! Pas de femme cultivée ! Parce que c’est jamais assez cultivé...”, dans le film *À bout portant*<sup>59</sup>.

Ces discours sexistes sont marqués chronologiquement. Ainsi, dans les années 68-73, Ferré assume sans vergogne aucune cette misogynie. Dans ses diatribes les moins virulentes, il la justifie par des figures aux confins de la mauvaise foi : “le misogyne, c’est celui qui aime trop les femmes”. Il explique par ailleurs qu’étant misanthrope, il ne peut être que misogyne. Et d’ajouter que c’est en aimant beaucoup les femmes (ou

beaucoup de femmes ?) qu'on devient misogyne. Ce qui revient à dire que la femme est intrinsèquement décevante. On rêvera à meilleurs éloges. Dans les entretiens les plus agressifs, l'auditeur ou le lecteur reconnaîtra une colère inextinguible contre sa deuxième femme qu'il a quittée en 1968.

LES femmes, à cette époque, dans la bouche d'un Ferré qui vit dans la tourmente, c'est UNE femme. L'emploi du singulier réapparaît d'ailleurs dès qu'il prend la plume pour exprimer sa rancune : "L'Amour est dans l'escalier"<sup>60</sup>, "Salope"<sup>61</sup>, "Le Mirage"<sup>62</sup>, "Toi toi toi"<sup>63</sup> dont on ne citera qu'un extrait :

"Je ne dis pas ton nom Mon chien l'a oublié Tu parles ! Quand un chien ça oublie c'est vraiment la fin des convenances L'arbitraire c'est le garde fou des ordures Tu es une ordure [...]

Tu es vraiment le nothing du nothing

il niente del niente

Faut l'faire

Salope"

Mais lui reproche-t-on cette misogynie quelques années plus tard alors qu'apaisé, il a retrouvé l'amour avec sa troisième femme, qu'il feint de s'irriter : "Moi ? Misogyne ? *Pour la légion d'honneur qui sort de ta matrice*<sup>64</sup>, qui a écrit ça, hein ? Qui a écrit ça !" Cette autojustification ne saurait évidemment annihiler l'accusation : ce n'est pas en magnifiant, comme il l'a fait à plusieurs reprises, textes et entretiens confondus, les règles des femmes qu'il montre son amour et son respect de la femme. Le propos, même séduisant et iconoclaste, pourra néanmoins sembler réducteur :

"Ta source s'est perdue au fond de ma poitrine" dans "Ta source"<sup>65</sup> ;

"De leurs blessures en ixe ouvragées de dentelle qui me servait de nappe, descendaient des niagaras vernis, de ce vernis de sucre qui émaillent les lèvres et qui fait qu'on se souvient longtemps. La marque de l'amour se voit sur la face des amants parce que c'est l'usage, et à la commissure des lèvres, à la façon calculée qu'ils ont d'en lécher le sel séché." dans *Benoît Misère*<sup>66</sup> ;

"L'artiste est un peu femme, qu'il soit poète, peintre ou musicien. Il n'a pas d'ovaire alors il crée une œuvre de son esprit. La femme, elle, n'a pas besoin d'être artiste parce qu'elle fait une œuvre tellement multipliée qu'on ne sait plus ce que c'est, c'est pourquoi j'ai une adoration pour la femme-mère." dans *Dis donc Ferré*<sup>67</sup> ;

“Je parle des règles des femmes uniquement parce que c’est tabou et que je trouve ce tabou grotesque. Les hommes ont toujours marqué un dégoût que je juge ignoble pour ce phénomène naturel qui est une des plus belles choses qui soient [...]. J’éprouve un émerveillement total pour le sexe de la femme. Quand il est ouvragé, c’est la mer, le delta... Quand il n’est pas ouvragé, c’est moins beau, c’est plus strict. Je n’aime pas les sexes stricts.” toujours dans *Dis donc Ferré*<sup>68</sup>.

Cette misogynie, toujours, ou cette méfiance, peut-être, ou ce vécu, qui sait ?

“Les femmes, on les prend pour des muses ; elles deviennent des muselières.”<sup>69</sup>

Cette muse, enfin, à laquelle Ferré consacrait explicitement un texte dans le recueil *Poète... Vos papiers !* est présenté comme une prostituée prête à tout, vénale, encore une fois :

“Je suis l’enfariné dans le pétrin à rire  
Je suis la poésie et je me bois cul sec  
Et ma goulée de Dieu que je pipe à ma lyre  
M’empoumonne de rime(s) à dégueuler du bec”<sup>70</sup>

Le même Ferré a aussi écrit ce que toute femme aime entendre : la déclaration d’un amour authentique qu’on ne cherche pas à façonner avec “Ça t’va”<sup>71</sup>, la déclaration d’un amour fusionnel et total puisque la femme, après avoir été définie par la trinité “ma pute, mon enfant, ma sœur”, devient dans “Je t’aime”<sup>72</sup> “à la fois ma sœur, mon ange et ma Lumière”. La lumière de l’inspiration ? Ou la lumière tentatrice de la connaissance ? La connaissance du bien et du mal, la connaissance de “cet horrible arbrisseau”<sup>73</sup>, comme disait Rimbaud.

## L'AMANTE ENFIN.

**L'**amante et sa cohorte de passions, d'extases intenses, de joies mais aussi de douleurs et de ruptures brutales, de ruptures totales, de ruptures définitives.

Les femmes de l'univers ferréen sont “comme la mer : elles s'en vont et puis reviennent.”<sup>74</sup> “Je me souviens, dit, en parlant de sa mère, Benoît Misère dans le roman éponyme, de lui avoir rapporté ce que je pensais être un bout de chiffon et, le lui tendant, après en avoir reniflé toute l'âme, je claironnais :

- Maman, ça sent la mer ce chiffon !

Ce chiffon, c'était la culotte d'une baigneuse.”<sup>75</sup>

La tentation de la mer infinie, la tentation du sexe.

Ce rapprochement marin se retrouve dans de nombreux textes. L'amour prend, là encore, de multiples figures. Car il existe des transferts sémantiques particulièrement puissants chez Ferré.

**L'amante-mer** : fasciné par la mer, il s'achète une île en Bretagne. Il aime l'Atlantique et délaisse sa méditerranée natale.

“...parce que c'est la vraie mer, celle qui se lave deux fois par jour.”<sup>76</sup>

Il est fasciné par le sexe féminin aux images océaniques :

“C'est la marée, c'est la lune, c'est l'équinoxe tous les mois”<sup>77</sup>.

Le texte “Christie”, extrait de la version complète de “La Mémoire et la mer”<sup>78</sup>, déborde, lui aussi, de références maritimo-féminines avec “plonger”, “écume”, “mousse”, “algue”, “marée”, “squales”, “sémaphore”, “mer”, “nager”, etc. Il en va de même pour des textes comme “En faisant l'amour”<sup>79</sup>, “Je t'aimais bien, tu sais”<sup>80</sup>, “Je te donne”<sup>81</sup>, “L'Amour fou”<sup>82</sup> dont on pourrait multiplier les citations marines. N'évoquons que celle-ci, extraite de “Ta source”<sup>83</sup> :

“Avec ce va-et-vient de ta mer qui s'en va

Qui s'en va et revient mieux que l'imaginable

Ta source tu le sais ne s' imagine pas”

Les règles comme une mer jamais étale...

Le rapprochement établi ici entre la mer et la femme est-il révélateur d'une crainte de la fuite de la femme comme il y a reflux de la mer ? Révélateur d'une image érotisée du va-et-vient des marées ? Révélateur d'une impossibilité de parler de la femme directement et par là même révélateur de la nécessité de la comparer pour l'évoquer.

**L'amante-Paris** : Paris est liée à la femme dans l'imaginaire ferréen. Il y a d'abord le nombre de textes qui lui sont consacrés et qui vont au gré de l'attraction qu'il lui porte ou de la répulsion qu'elle lui inspire : "Paris"<sup>84</sup> ; "Paris, c'est une idée"<sup>85</sup> ; "Paris-spleen"<sup>86</sup> ; "Le Flamenco de Paris"<sup>87</sup> ; "Tristesse de Paris"<sup>88</sup> ; "Le Hibou de Paris"<sup>89</sup> ; "Quartier latin"<sup>90</sup>...

La ville-lumière est souvent personnalisée sous les traits d'une femme :

"Moi c'est tes yeux moi c'est ta peau

Que je veux baiser comme il faut" dans "Paname"<sup>91</sup> ;

"Paris en crêpe de Chine" dans "Paris, je ne t'aime plus"<sup>92</sup> ;

"Paris marlou aux yeux de fille"... dans "Paris-canaille"<sup>93</sup>.

Paris associée à la femme désirable et inaccessible. Ferré a raconté qu'il s'était mis en tête de monter à Paris pour voir, pour avoir des filles. Le désenchantement est à la mesure de l'espérance : "Quand je suis arrivé à Paris, je me suis dit : "Ça y est, je vais avoir des filles !" C'est ça, le problème. Je suis arrivé à Paris, pas pour faire mes études, mais pour avoir des filles. Je n'ai pas eu de filles du tout ! J'allais au dancing : on me refusait toujours de danser. "Vous dansez, mademoiselle ?" Ppp ! Zéro ! Alors j'allais me rasseoir. [...] C'est, je crois, la raison pour laquelle – je dois avoir fait un transfert – Paris, pour moi, c'est devenu la femme que, par déraison au fond, il faut conquérir. Et puis en définitive, les femmes ça ne se conquiert pas, ça s'achète. Voilà ! Je ne peux pas acheter Paris : c'est trop cher !"<sup>94</sup>

La femme s'achète et bien souvent pour le commerce charnel.

**L'amante-fusion** : l'absence de la femme est vécue comme une souffrance tant la relation est fusionnelle. Souffrance avec, par exemple, "Je t'aimais bien, tu sais"<sup>95</sup> quand, dans un univers de sanglots, de rancœur et de deuil, il n'y a plus de raccord pour raccorder les amants. Souffrance qui devient presque apathique (si ce n'était un oxymore) dans "Avec le temps"<sup>96</sup> qui dresse un univers de violentes désillusions. Souffrance dans "Lorsque tu me liras"<sup>97</sup> : la séparation laisse tout apparaître dans la désespérance : "la joie triste d'être" (encore une opposition...), "la prison", "les larmes" pleurées seul, la "dette à payer", le "drame". Mais cette séparation appelle aussi les retrouvailles qui seront passionnées : "J'attends que l'heure sonne... Je me perds dans toi, tout à fait" : retrouvailles passionnées et fusionnelles des corps.

La fusion peut cependant apparaître comme un abîme que le texte "la Lettre"<sup>98</sup> laisse entrevoir :

“Je t’ai dans moi, au profond, dans le sang, et tu cours dans mes veines [...]

Il me semble qu’on m’a tiré de toi et qu’on t’a sortie de moi”

“L’abîme est un moment d’hypnose, écrit Roland Barthes, une suggestion agit qui me commande de m’évanouir sans me tuer. De là, peut-être la douceur de l’abîme : je n’y ai aucune responsabilité, l’acte (de mourir) ne m’incombe pas : je me confie, je me transfère (à qui ? à Dieu, à la Nature, à tout sauf à l’autre.)”<sup>99</sup>

Cette fusion des corps évoque, provoque l’amour physique. Le sexe est alors évoqué de façon érotique ou pornographique.

**L’amante-sexe** ; **Érotique** : erôs : “amour” et “désir sexuel”. Le désir, l’appel du sexe est lisible dans de nombreux textes. Le texte “Ta source”<sup>100</sup> est peut-être le plus éloquent dans son érotisme : le sexe féminin est ici la source, justement, l’origine non pas du monde (comme le tableau de Courbet) mais d’un monde ; un monde de plénitude :

“On dirait que l’amour n’a plus besoin de phrases”

d’un monde où le sexe n’est envisagé que comme un objet sexuel et non de procréation. Le sexe est donc, dans l’œuvre de Ferré, une préoccupation sexuelle<sup>101</sup> :

“On dirait que les lèvres n’ont plus besoin d’enfants”

Et le jeu sexuel, dont la fellation est souvent la figure fantasmée chez l’homme, est ici inversé pour une figure plus insolite :

“Et tu fais de ma bouche un complice estuaire

Et tes baisers mouillés dérivant de ton cygne

Ne se retourneront jamais pour voir la terre

Ta source s’est perdue au fond de ma poitrine”

Dans un entretien de 1969<sup>102</sup>, Ferré évoque le fait de “croiser une fille dans la rue, avec qui on ferait l’amour immédiatement.” Après avoir regretté que ce n’était pas possible à cause de “dix mille tabous autour de ça”, il conclut : “C’est ça, à quoi sert la femme, cette espèce d’autre sœur, la sœur d’avant la mort.”

La femme sert à “ça”, donc.

“Ça”, comme une réification de la femme :

“C’est avec ça que nous dormons

Et c’est pour ça que nous crevons”<sup>103</sup>

Dans “Avec le temps”, déjà, on peut lire :

“Devant quoi l’on s’trainait comme traînent les chiens”<sup>104</sup>

Le “qui” transformé en “quoi” est bien l’indice d’une perte de caractéristiques humaines.

## Chant 5 : “Avec le temps”, Amancio Prada

---

<sup>55</sup> Léo Ferré, “À toi”, op. cit.

<sup>56</sup> Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l’amour*, Bibliothèque Charpentier, 1840.

<sup>57</sup> Léo Ferré, “Les Femmes”, *Paroles et musique de toute une vie*, op. cit.

<sup>58</sup> Léo Ferré, “Salope”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>59</sup> Pierre Wiehn, *Léo Ferré À bout portant*, 1971.

<sup>60</sup> Léo Ferré, “L’Amour est dans l’escalier”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>61</sup> Léo Ferré, “Salope”, op. cit.

<sup>62</sup> Léo Ferré, “Le Mirage”, op. cit.

<sup>63</sup> Léo Ferré, “Toi toi toi”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>64</sup> Léo Ferré, “Requiem”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>65</sup> Léo Ferré, “Ta source”, *Léo Ferré Les années galaxie*, op. cit.

<sup>66</sup> Léo Ferré, *Benoît Misère*, éditions Robert Laffont, 1970.

<sup>67</sup> Françoise Travelet, *Dis donc, Ferré...*, éditions Hachette, 1976.

<sup>68</sup> Françoise Travelet, *Dis donc Ferré...*, op. cit.

<sup>69</sup> Le Parisien, le 04 mai 1992.

<sup>70</sup> Léo Ferré, “La Muse en carte”, *Poète... Vos papiers !*, op. cit.

<sup>71</sup> Léo Ferré, “Ça t’va”, op. cit.

<sup>72</sup> Léo Ferré, “Je t’aime”, op. cit.

<sup>73</sup> Arthur Rimbaud, “Adieu” in *Une saison en enfer*, Alliance typographique, M.-J. Poot et Cie, 1873.

### 3<sup>ème</sup> partie : l’Amante

---

<sup>74</sup> Léo Ferré, *Benoît Misère*, op. cit.

<sup>75</sup> Léo Ferré, *Benoît Misère*, op. cit.

<sup>76</sup> Entretien Léo Ferré, Nantes, 1991, archives personnelles.

<sup>77</sup> Françoise Travelet, *Dis donc, Ferré...*, op. cit.

<sup>78</sup> Léo Ferré, “La Mémoire et la mer” (version complète), *Léo Ferré Les années galaxie*, op. cit.

<sup>79</sup> Léo Ferré, “En faisant l’amour”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>80</sup> Léo Ferré, “Je t’aimais bien, tu sais”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>81</sup> Léo Ferré, “Je te donne”, op. cit.

<sup>82</sup> Léo Ferré, “L’Amour fou”, op. cit.

<sup>83</sup> Léo Ferré, “Ta source”, op. cit.

<sup>84</sup> Léo Ferré, “Paris”, *Poète... Vos papiers !*, op. cit.

<sup>85</sup> Léo Ferré “Paris, c’est une idée”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>86</sup> Léo Ferré, “Paris-spleen”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>87</sup> Léo Ferré, “Le Flamenco de Paris”, *La mauvaise graine*, op. cit.

<sup>88</sup> Léo Ferré, “Tristesse de Paris”, *Poète... Vos papiers !*, op. cit.

<sup>89</sup> Léo Ferré, “Le Hibou de Paris”, *Poète... Vos papiers !*, op. cit.

<sup>90</sup> Léo Ferré, “Quartier latin”, *La mauvaise graine*, op. cit.

<sup>91</sup> Léo Ferré, “Paname”, *La mauvaise graine*, op. cit.

<sup>92</sup> Léo Ferré, “Paris, je ne t’aime plus”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>93</sup> Léo Ferré, “Paris Canaille”, *Léo Ferré*, op. cit.

<sup>94</sup> Léo Ferré, in “Radio-Psychose” de Michel Lancelot, 1968.

<sup>95</sup> Léo Ferré, “Je t’aimais bien, tu sais”, op. cit.

<sup>96</sup> Léo Ferré, “Avec le temps”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>97</sup> Léo Ferré, “Lorsque tu me liras”, *La mauvaise graine*, op. cit.

<sup>98</sup> Léo Ferré, “La Lettre”, *Testament phonographe*, op. cit.

<sup>99</sup> Roland Barthes, *Fragments d’un discours amoureux*, éditions du Seuil, 1977.

<sup>100</sup> Léo Ferré, “Ta source”, op. cit.

<sup>101</sup> Cf. *Dis donc, Ferré*, op. cit. : “Le sexe ne fut jamais pour moi une préoccupation psychique ou intellectuelle... La sexualité est une préoccupation sexuelle !”

<sup>102</sup> Rock & Folk n°25, février 1969.

<sup>103</sup> Léo Ferré, “les Oiseaux du malheur”, *La mauvaise graine*, op. cit.

<sup>104</sup> Léo Ferré, “Avec le temps”, op. cit.



Pornographique : Étymologiquement, le pornographe est l'auteur d'écrits sur la prostitution puis devient l'auteur d'écrits obscènes ; Ferré pornographe se lit dans un texte comme *Alma matrix*<sup>105</sup> et ses différents tableaux sexuels où la jouissance tente de se définir, de s'expliquer, où le sexe et ses productions conservées, séchées servent de nourriture :

“La marée rousse avait séché, un givre de foutre que je grattais longtemps avec un canif à la lame effilée... Et je mangeais le souvenir. C'était comme du sable, un peu gras. L'odeur tenace me tenait. Et j'étais fier.”

ou :

“Tu es en bas de lui : il te rentre dans la gorge. Il coule, longtemps, en te tenant bien la tête avec ses mains. Il faut que tu lui sois bien ajustée... Il donne des coups de reins et parle arabe. Tu ne sais pas comment on dit “putain” en arabe ? Lui, oui... C'est ça, l'eucharistie de la rue !”

Dans “Porno song”<sup>106</sup>, “une odeur vierge dégouline” et le sexe masculin devient, comme souvent, un “squale”, métaphore révélatrice de la prédation de l'homme sur la femme. “Porno song” offre pléthore d'images coïtales débridées :

“Je te prends dans mon ascenseur  
Ma pute, ‘mon enfant ma sœur’ [...]  
“Et si ton cœur a ses raisons  
Ton cul a pourtant des façons  
Que ma folie ne comprend pas”

“En faisant l'amour”<sup>107</sup> pourrait être considéré comme un palimpseste du texte “L'Amour”<sup>108</sup> de 1955 et de “Je t'aime”<sup>109</sup> :

“Viens que je fasse un peu briller ton émeraude”  
“Et quand tu t'ouvres enfin j'entre l'âme légère”.

**L'amante-mort** : enfin, cette image de l'amante est liée à la mort. Dans l'acte amoureux,

“Tu ressemble(s) à la Mort quand la Mort me ressemble  
Tu ressemble(s) à ma vie et nous mourrons ensemble”<sup>110</sup>

Cette mort est présente aussi dans de nombreux textes comme “la Lettre” :

“Je meurs dans toi et nos morts rassemblées feront une nouvelle vie  
Unique”<sup>111</sup>

C'est donc l'extase qui apparaît ici dans l'accouplement, plus précisément, la volonté de l'extase qui signifie "ravisement", "égarement de l'esprit". L'esprit qui s'égare dans l'abandon des corps.

Quelle meilleure extase, quel meilleur égarement de l'esprit, alors, que la mort elle-même ?

La mort oui, mais une mort paisible et apaisante.

La légèreté jouissive, Ferré semble la trouver, finalement, avec la femme, moins dans le partage intellectuel que dans l'acte amoureux.

## CONCLUSION

Alors ? Vestale-enfant ? Muse-sœur ? Amante-putain ?

“Je crois que ce que j’écris, dit Ferré, est toujours plein d’amour.” Ces différentes figures de la femme peuvent pourtant souvent paraître comme contradictoires. Ce n’est pas Aragon, on l’a dit ; ce n’est pas non plus Éluard, toujours enclin à des considérations polies, policées. Les visions de la femme chez Ferré ont surtout la richesse de leur contradiction : la femme est semblable à la vie : envoûtée, envoûtante, déchirée, déchirante, extatique, paroxystique ; la femme, c’est la salope, c’est l’amie, c’est l’absolue qui échappe à l’homme, absolument indépendante.

Pour terminer, j’invoquerai ici le sourire de Juliette Gréco à qui un journaliste, en juillet 1993, il y a tout juste quinze ans, demande si Ferré était misogyne : “C’est possible, répond Gréco. C’est possible aussi que quelques-unes l’aient mérité...”

La femme apparaît dans cette œuvre vouée tantôt aux gémonies, tantôt au pinacle. Elle semble en tout cas toujours recommencée ou réinventée, toujours recherchée ou fantasmée, toujours neuve.

**Chant 6 : “Si tu veux tu es neuve”, Babx**

**Pays-Âges de Léo Ferré** : <http://www.lehall.com/galerie/ferre/index.html>  
réalisé par Stéphane Oron et le Hall de la Chanson

---

<sup>105</sup> Léo Ferré, *Alma matrix*, éditions La Mémoire et la mer, 2000.

<sup>106</sup> Léo Ferré, “Porno song”, op. cit.

<sup>107</sup> Léo Ferré, “En faisant l’amour”, op. cit.

<sup>108</sup> Léo Ferré, “L’Amour”, *Poète... Vos papiers !*, op. cit.

<sup>109</sup> Léo Ferré, “Je t’aime”, op. cit.

<sup>110</sup> Léo Ferré, “En faisant l’amour”, op. cit.

<sup>111</sup> Léo Ferré, “La Lettre”, op. cit.

**Conclusion**

---